

Pierre Robert

ISBN : 978-2-7440-7305-2

Chapitre 3 : Croissance et développement du capitalisme au xx^e siècle

Sujet développé n° 2 :

Pourquoi la croissance ? La croissance pour quoi ? (ESSEC, épreuve écrite)

Affronter les termes du sujet

Le terme **croissance** doit être précisément cerné. Vous en connaissez désormais par cœur la définition.

Phénomène quantifiable et de longue période, elle ne se confond ni avec l'expansion, qui correspond à la phase ascendante d'un cycle, ni avec le développement. Ce dernier concept met en effet l'accent sur les mutations structurelles (d'ordre démographique, technique, économique) et qualitatives (des mentalités, des comportements) de l'évolution à long terme, alors que celui de croissance n'en souligne que les aspects quantitatifs.

La question du **pourquoi** porte sur les facteurs, les causes de la croissance. Plus que l'augmentation de la production globale, ce qu'il faut expliquer, c'est l'accroissement de la production par tête.

Celle du **pour quoi** est relative à ses conséquences, à l'utilisation de ses fruits.

Répondre aux attentes des examinateurs

Du libellé du sujet découle un plan évident avec une première partie sur les causes, et une seconde partie sur les conséquences du processus. L'approche des questions posées doit être aussi bien analytique (explicitation des mécanismes et des théories), qu'historique (prise en compte des faits).

Il faut éviter les plans de type chronologique, ou ceux qui opèrent un va-et-vient entre causes et conséquences. Dans les deux cas, cela aboutit à des devoirs peu clairs et ne répondant pas aux questions posées.

La première partie doit donner la priorité aux théories de la croissance et se référer aux interprétations néo-classiques (Solow), néo-keynésiennes (Harrod-Domar) ainsi qu'aux théories de la croissance endogène (Romer).

La seconde partie appelle une réflexion sur les effets attendus de la croissance, sur les indicateurs usuels de sa mesure et sur la conception de la richesse qui domine aujourd'hui les esprits.

Le rapport du jury ESSEC précise aussi que : « Sur la forme, la conclusion est trop souvent négligée. Les fautes d'orthographe et de français sont trop nombreuses. Trop de candidats abusent encore de citations, dont la plupart sont soit inventées, soit sans rapport direct avec le sujet »...

Trouver les articulations du raisonnement

On peut s'inspirer du titre d'un célèbre tableau de Gauguin : *Qui sommes-nous ? D'où venons-nous ? Où allons-nous ?* (Woody Allen ajouterait « Et qui va faire la vaisselle ? », mais ce n'est pas le sujet...)

D'où venons-nous ?

Le monde actuel a été façonné en profondeur par un processus ininterrompu de croissance dont les ressorts se sont mis en place au moment de la révolution industrielle. Quelles sont les sources de cette croissance qui a considérablement enrichi les uns mais laissé en marge les autres ?

Où allons-nous ?

Des facteurs très puissants continuent à alimenter la dynamique de la croissance. Mais comme le notait dès 1972 un rapport fameux du club de Rome, la croissance engendre des effets pervers et se heurte à l'épuisement des ressources. Dès lors, on est fondé à s'interroger sur les finalités de la croissance, en observant qu'elles sont indissociables des forces qui la génèrent, et donc de ses sources.

Ses moteurs sont le progrès technique (mais qui en oriente le cours ?), le travail (mais son intensification doit-elle être sans limite ?) et la consommation (mais dans les sociétés qui s'enrichissent, son principal ressort ne devient-il pas l'ostentation ?).

La conclusion poserait la question du « Qui sommes-nous ? ».

Repérer les auteurs à mobiliser

Les auteurs classiques pour leurs conceptions des ressorts de la croissance et de ses limites.

- Bairoch, Maddison, Rostow, North, pour leurs contributions à l'étude des faits et mécanismes de la croissance.
- Harrod, Domar, Solow, Romer, Lucas, Barro, pour leurs travaux de modélisation de la croissance.
- Amartya Sen, pour une réflexion sur le thème croissance et inégalités.
- Serge Latouche, pour ses thèses sur la décroissance.

Rédiger l'introduction

Amener le sujet

On peut partir de la définition de la croissance et la distinguer des concepts voisins que sont l'expansion et le développement.

De ce cadrage du terme on déduit que la croissance est un processus d'enrichissement suivant une logique du « toujours plus ». Cette logique est à l'œuvre depuis la révolution industrielle qui a débuté en Angleterre il y a plus de deux siècles. On peut alors remarquer qu'Adam Smith, contemporain des prémices du phénomène, a dès 1776 cherché à en identifier les facteurs par son *Enquête sur la nature et les causes de la richesse des nations*. À la suite des auteurs classiques, les économistes ont poursuivi la réflexion sur le sujet en formulant des théories de plus en plus formalisées permettant une compréhension plus fine de ses ressorts. En parallèle, les interrogations sur les conséquences de la croissance se sont multipliées. Il est incontestable qu'elle permet d'accroître la richesse dès lors qu'on l'assimile à la production de biens et services marchands. Mais cette conception de la richesse n'est-elle pas trop étroite ? Ne conduit-elle pas à une mesure faussée des progrès de la lutte des hommes contre la rareté en occultant l'épuisement des ressources non reproductibles et les atteintes irréversibles à l'environnement ?

Définir une problématique

Pour répondre à ces questions, il est nécessaire de mettre en relation les moyens de la croissance et les finalités poursuivies, en se demandant si l'analyse des facteurs de la croissance n'a pas occulté la réflexion sur ses buts, si la question du comment n'a pas étouffé celle du pour quoi faire et si, en définitive, on n'en est pas arrivé à confondre les moyens et les fins.

Annoncer le plan

Dans un premier temps, on envisagera la croissance comme résultat d'une équation complexe aux multiples déterminants que les théories de la croissance s'efforcent de mettre en lumière.

Puis on montrera que, si la croissance est une solution pour desserrer les contraintes nées de la rareté, elle fait aussi naître d'autres problèmes qui sont autant de défis pour le futur.

Dérouler les lignes directrices du raisonnement

I. L'augmentation de la production est un processus cumulatif aux multiples déterminants que les théories de la croissance s'efforcent de mettre en lumière

A. La croissance est un phénomène cumulatif durable et autoentretenu

La production a suivi une progression géométrique

Les calculs d'Angus Maddison montrent que, de 1800 à 1950, le taux moyen de croissance observé n'est supérieur que d'un point à celui de la période 1400 à 1800. Cet écart faible en apparence, en se cumulant, exerce à terme un énorme impact sur le niveau de la richesse produite. Une quantité dont le taux d'accroissement est de 1 % par an double en soixante-dix ans et est multipliée par 2,7 au bout d'un siècle. Mais si ce taux est de 2 % par an, il ne lui faut que trente-cinq ans pour doubler et, au bout de cent ans, elle est multipliée par 7,2.

C'est cette accélération du rythme qui a permis l'accroissement du produit par tête.

Le rôle du travail et du capital

La croissance est corrélée à l'accumulation du capital et aux effectifs de la population active. Mais l'étude des faits stylisés de la croissance montre que le volume des facteurs n'explique qu'une partie des taux de croissance observés. Il faut donc prendre en compte l'amélioration de leur qualité et de leur efficacité. Celle du travail est étroitement liée, comme l'a montré Adam Smith, à sa division. Celle du capital est liée aux innovations techniques. Ces dernières sont l'une des manifestations d'un phénomène plus général que les économistes dénomment le progrès technique qui, simultanément, accroît la productivité de chaque facteur et l'efficacité globale de leur combinaison. Au cours du temps, la croissance devient de plus en plus intensive grâce au progrès technique et aux innovations.

Le rôle de l'innovation

Elle est l'arme secrète de l'intensification de la croissance.

Il faut ici se référer à l'analyse qu'en fait Schumpeter. Il a établi qu'elle ne se limite pas à la seule mise en œuvre de nouveaux produits et de nouveaux procédés de production. Elle se manifeste aussi par la conquête de nouveaux marchés, de nouvelles sources de matières premières et d'énergie, et passe par des mutations de l'organisation de la production.

Il faut ensuite évoquer les conditions de sa genèse et de sa diffusion. Elle ne requiert pas seulement l'action d'entrepreneurs innovateurs, mais également la présence d'un contexte culturel et institutionnel propice. L'histoire économique montre aussi que la demande, en faisant naître de nouveaux désirs de consommation, joue un rôle décisif dans son éclosion.

B. Ses facteurs ont été théorisés par les auteurs classiques et par Marx dès le XIX^e siècle

À la suite de Smith, les classiques ont mis l'accent sur l'épargne qui permet l'accumulation du capital, elle-même condition de l'accroissement de « la puissance productive du travail ».

Mais tous les classiques, y compris Smith, étaient convaincus du caractère limité des possibilités de croissance de tout système économique. À terme l'économie devait nécessairement atteindre un état stationnaire de croissance zéro.

Marx, après avoir exalté le rôle révolutionnaire de la bourgeoisie portant à un niveau sans précédent le développement des forces productives, pensait également que le processus ne pouvait que se bloquer en raison des contradictions inhérentes au mode de production capitaliste. Son approche met en évidence le caractère fondamentalement déséquilibré et inégalitaire de l'accroissement des richesses dans le cadre d'un tel système.

C. Des modèles de croissance aux conclusions divergentes l'ont formalisée après 1945

- Celui d'**Harrod** et **Domar** condamne la croissance à évoluer « sur le fil du rasoir ».
- Celui de **Kaldor** met l'accent sur le rôle que joue la répartition de ses fruits entre salaires et profits.
Globalement les néo-keynésiens sont pessimistes sur l'avenir de la croissance qui, en tout état de cause, nécessite l'intervention régulatrice des pouvoirs publics.
- Celui de **Solow** établit au contraire sa stabilité en la soumettant à des conditions que satisfait une économie de marché fonctionnant librement. Mais l'accumulation des facteurs se faisant à rendements décroissants, la croissance devrait se bloquer, ce qui rejoint les conclusions des classiques. Si elle ne le fait pas, c'est grâce au progrès technique, sorte de manne tombée du ciel de la technique, mais dont l'analyse économique n'a pas à rendre compte.

Le mérite des **modèles de croissance endogène** est de dépasser cette conception très pauvre du progrès technique. Ils partent du fait que certains facteurs, tels que le capital humain, le capital technologique ou le capital public, peuvent s'accumuler à rendements croissants pour rendre compte du caractère durable de la croissance. Or, l'État peut encourager la production dans les domaines de l'éducation, de la recherche ou des infrastructures. Leur point commun est d'être générateurs d'externalités positives, si bien qu'on peut y accumuler des capitaux sans se heurter à la baisse de leurs rendements. Ces modèles réhabilitent les actions structurelles des pouvoirs publics et lèvent l'hypothèque d'un blocage inéluctable de la croissance.

Les théories de la croissance ont donc poussé loin l'étude du pourquoi. Mais on peut se demander si cette attention portée à l'analyse des moyens n'a pas éclipsé la réflexion sur les fins.

II. La croissance a permis de desserrer les contraintes nées de la rareté. Mais elle fait aussi naître d'autres problèmes qui sont autant de défis pour le futur

Cette seconde partie appelle une réflexion sur les effets attendus de la croissance, sur les limites des indicateurs usuels de sa mesure et sur la conception de la richesse qui domine aujourd'hui les esprits.

A. Les effets attendus de la croissance

Grâce à la croissance, le niveau de vie des habitants des pays développés a considérablement augmenté au XIX^e et au XX^e siècles. À titre d'illustration, le revenu par habitant en France a été multiplié par 2,5 pendant les Trente Glorieuses. Aujourd'hui, elle permet une spectaculaire amélioration des conditions de vie de centaines de millions d'êtres humains en Inde et en Chine.

En Europe, on attend d'un supplément de croissance qu'il fasse baisser le taux de chômage, qu'il améliore la situation des finances publiques, qu'il permette de dégager les ressources nécessaires au bon fonctionnement des systèmes de protection sociale.

Dans les pays en développement, on fonde sur elle l'espoir de promouvoir le développement humain à travers un changement favorable des structures économiques et sociales. D'une « bonne croissance », on attend, selon le rapport mondial sur le développement humain (RMDH) de 1996 :

- qu'elle génère le plein-emploi et la sécurité des moyens de subsistance ;
- qu'elle encourage la liberté et le contrôle de l'individu sur sa destinée ;
- qu'elle distribue équitablement les avantages ;
- qu'elle favorise la cohésion et la coopération sociale ;
- qu'elle préserve l'avenir du développement humain.

Mais la réalité de la croissance est éloignée de ces critères. La hausse du taux de croissance du PIB n'est en général pas porteuse de tels bienfaits. Cela conduit à se demander ce que mesure au juste le PIB.

B. Une conception discutable de la richesse et de sa mesure

La manière dont on mesure la croissance reflète une conception discutable de la richesse.

Il s'agit ici de mener une analyse des limites de la comptabilité nationale et de ses indicateurs.

Rappelons ici que la comptabilité nationale assimile la richesse à la production de biens et services en principe destinés à être vendus sur le marché. Le PIB ne mesure pas le bien-être de la population, il ne fournit pas d'indication sur l'état de santé de la société. Son calcul repose sur une conception biaisée de l'utilité, réduite à la seule sphère privée. Par définition, est utile ce qu'un individu désire. L'utilité globale est la somme des utilités individuelles. Au passage, les notions d'utilité sociale et de biens communs s'évanouissent, la pollution est traitée comme une externalité à réparer (et dans ce cas elle entre avec un signe + dans le calcul du PIB) ou à faire réguler par le marché en instituant une bourse d'échange des droits à polluer. Mais elle n'est pas perçue comme un mal qui affecte l'ensemble de la collectivité.

La clé de voûte du raisonnement en économie est que les individus ont des besoins illimités. Ils désirent donc des quantités sans cesse plus grandes de biens et de services. La finalité de la croissance est alors de les leur fournir s'ils sont solvables. Mais cette entreprise se heurte à des obstacles de plus en plus manifestes.

C. Une croissance devenue problématique

La poursuite du processus fait surgir de nouveaux problèmes préoccupants pour l'avenir. Les dommages infligés à l'environnement sont de plus en plus sérieux, ainsi qu'en témoignent les signes de réchauffement de la planète. Les ressources en énergies fossiles sont en voie d'épuisement (pétrole, gaz, charbon). Les prix des matières premières sont nettement et sans doute durablement orientés à la hausse sous la pression de besoins croissants et du fait de leur déplétion (diminution de leurs stocks).

Dès 1972, le rapport Meadows commandé par le club de Rome a tiré le signal d'alarme. Il a été suivi d'autres rapports pour le compte de l'ONU. Mais si le diagnostic est assez clair, il est extrêmement difficile pour les nations d'adopter un programme commun d'actions, tant leurs intérêts immédiats divergent sur ces questions. L'expérience des accords de Kyoto montre les limites des tentatives de coopération.

Même le consensus qui semble se dégager autour du concept de développement durable (un développement qui ne s'opère pas au détriment des générations futures) est illusoire. En effet, les uns pensent qu'un aménagement des mécanismes de marché permet d'arriver à ce résultat et de rendre la croissance soutenable à long terme, alors que les autres, face à des menaces de dégradation jugées irréversibles, sont partisans de solutions beaucoup plus autoritaires.

Conclure

On **répond** aux deux questions posées en résumant ce qui a été dit sur les causes et les conséquences de la croissance.

On peut **ouvrir** sur la question du « Qui sommes-nous ? ».

Pour les économistes, les comportements des hommes sont motivés par l'intérêt et la rationalité. L'intérêt bien compris de l'humanité considérée dans son ensemble serait de trouver et d'adopter des solutions rationnelles fondées sur la coopération, d'orienter le cours de la croissance de manière à ce qu'elle soit soutenable à long terme. Mais cela se heurte à de multiples obstacles. Il n'y a en effet pas de consensus sur la définition du court et du long termes, et donc pas la même appréciation de l'urgence des échéances. Les contraintes diffèrent d'un pays à l'autre, de même que les coûts des mesures à prendre. Un grand espace s'ouvre donc à l'affrontement des intérêts et des passions.

Mais si, collectivement, l'humanité n'est pas à même d'engendrer autre chose qu'un processus de production toujours croissante de superflu consommé par une minorité en pillant des ressources rares non reproductibles, ni la croissance, ni l'espèce humaine n'ont beaucoup d'avenir.

Ceux qui entretiennent des vues pessimistes sur ce qu'est l'être humain seront enclins à redouter le pire. Les autres, plus confiants dans la nature humaine, dans la faculté du politique à imposer de nouvelles règles ou dans la capacité du progrès technique à surmonter les difficultés, repousseront les perspectives les plus sombres. Dans tous les cas, on est fondé à se demander si la décroissance n'est pas notre destin.

Réfléchir sur des sujets voisins

Sujets d'écrit

- ESSEC 2004 : La croissance des pays en développement nuit-elle à la prospérité des pays industrialisés ? Ce sujet fait l'objet du sujet commenté n° 3 à la page 244 de notre ouvrage de Méthologie d'AEHSC.
- HEC 1998 : Développement économique et inégalités sociales dans les pays occidentaux depuis la fin du XIX^e siècle.
- ESCP 2004 : Ouverture commerciale à l'international et croissance économique.

Sujet d'oral ESCP

- Croissance et développement : des processus nécessairement complémentaires ?

Conforter ses connaissances

Halte à la croissance ? est un rapport sur les limites de la croissance élaboré par une équipe du Massachusetts Institute of Technology (MIT) à la demande du club de Rome. Publié en 1972, il est la première étude importante soulignant les dangers écologiques de la croissance économique et démographique que connaît alors le monde. Par sa principale proposition, la croissance zéro, il a suscité de nombreuses controverses. Ce document est aussi connu comme le « rapport Meadows ». Il a été publié en français sous le titre *Halte à la croissance ? Rapport sur les limites de la croissance* (éd. Fayard, 1973).

Notre avenir à tous est un document connu sous le nom de **rapport Brundtland**, du nom de celle qui a présidé à son élaboration. Publié en 1987 par la Commission mondiale sur l'environnement et le développement, ce rapport définit la politique nécessaire pour parvenir à un « développement durable », qu'il définit de la manière suivante :

« Le développement durable est un développement qui répond aux besoins du présent sans compromettre la capacité des générations futures de répondre aux leurs. »

À cette notion sont associés :

- le concept de « besoins », et plus particulièrement des besoins essentiels des plus démunis, à qui il convient d'accorder la plus grande priorité ;
- l'idée des limitations que l'état de nos techniques et de notre organisation sociale impose sur la capacité de l'environnement à répondre aux besoins actuels et à venir.

Depuis cette date, l'expression « développement durable » s'est répandue dans le monde entier.

Amartya Sen (né le 3 novembre 1933 en Inde) a reçu le prix Nobel d'économie en 1998 pour ses travaux sur la famine, sur la théorie du développement humain, sur l'économie du bien-être, sur les mécanismes fondamentaux de la pauvreté, et sur le libéralisme politique.

Parmi ses œuvres traduites en français figurent en particulier les titres suivants :

- *Rationalité et liberté en économie*, Paris, Odile Jacob, 2005.
- *L'économie est une science morale*, Paris, La Découverte, coll. Poche. Essais, 2004.
- *Un nouveau modèle économique*, Paris, Odile Jacob, 2000.
- *Repenser l'inégalité*, Paris, Le Seuil, coll. L'Histoire immédiate 2000.
- *Éthique et économie*, Paris, PUF, 1993.

Serge Latouche a publié *Le Pari de la décroissance*, Paris, Fayard, 2006.

Angus Maddison (né en 1926) est un économiste et historien britannique. Il est un des auteurs les plus influents dans le domaine de l'analyse historique et comparative de la croissance économique.

Ses travaux font référence en matière d'étude chiffrée des transformations de l'économie et des sociétés au cours des révolutions industrielles. Il est l'un des rares économistes à avoir étudié la croissance mondiale par zone géographique sur le très long terme (de l'an 1 à l'année 1998). Maddison est en particulier l'auteur de *L'Économie mondiale : une perspective millénaire*, Paris, OCDE, 2001.

S'appuyer sur des citations

« C'est seulement dans les pays arriérés que l'accroissement de la production a encore quelque importance, dans ceux qui sont plus avancés, on a plus besoin d'une distribution meilleure. »

John Stuart Mill,

Mémoriser des points de repère et des ordres de grandeur

Il est établi que le produit du temps de doublement d'un phénomène par son taux de croissance est à peu près égal à 70. Ce procédé simple permet d'estimer le temps de doublement d'un phénomène si on connaît son taux de croissance, ou inversement son taux de croissance si on connaît son temps de doublement.

Illustration : si une grandeur croît au rythme annuel de 1 %, il lui faudra $70 = 1 \times 70$, soit soixante-dix ans pour doubler. Si elle augmente au rythme annuel de 2 %, il ne lui faudra plus que $70 = 2 \times 35$, soit trente-cinq ans pour doubler.